

LES COLLECTIONS DU MUSÉE DES CONFLUENCES, UN CROISEMENT DE DIVERSITÉS

Bruno Jacomy, Responsable des collections et Directeur adjoint du Musée des Confluences, à Lyon.

Résumé : La diversité des collections du Musée des Confluences est évidente, étant donné l'extraordinaire variété des domaines, disciplines scientifiques et catégories des objets conservés. Mais au-delà des formes, des matériaux ou des techniques qui constituent les collections, leur diversité est beaucoup plus profonde et complexe, et reflète souvent de fortes personnalités dont les centres d'intérêt sont éclectiques, dont les approches transcendent les découpages disciplinaires, dont la sensibilité oriente les choix.

Ces diversités nous questionnent aujourd'hui : quelles sources, personnes ou origines se cachent derrière chaque objet de la collection ? Pourquoi collecte-t-on ? Dans quel but ramasse-t-on dans une zone donnée à la fois des vestiges archéologiques, naturels ou artistiques ? Enfin comment, aujourd'hui, notamment par un travail de collecte de mémoire, peut-on révéler cette diversité cachée derrière l'apparent ordonnancement raisonné des choses ?

Abstract : *The diversity of the Museum of the Confluences's collections is obvious, considering the extraordinary variety of the fields, scientific disciplines and categories of the objects preserved. But beyond forms, materials or techniques that make those collections, their diversity is much more profound and complex, and often reveals strong personalities with eclectic centres of interests, approaches that transcend disciplinary barriers and a sensibility that directs choices. Today, those diversities make us wonder: what sources, persons or origins lie behind each object of the collection? Why do we collect? In what purpose do we gather archaeological, natural or artistic remains from the same given area? Finally, how can we today reveal that diversity, hidden behind the apparent and reasoned ordering of things, in particular through a collection-of-memory process?*

En première approche, la diversité des collections du Musée des Confluences surgit comme une évidence, étant donné l'extraordinaire variété des domaines, disciplines et catégories des objets conservés.

Mais aborder cette diversité uniquement par le biais des classifications traditionnelles ne serait pas rendre hommage aux hommes et femmes qui sont à l'origine de la constitution de ce fonds inestimable. Au-delà des disciplines – Sciences de la Vie, Sciences de la Terre, Sciences humaines, Sciences et Techniques – ou des multiples matériaux qui constituent les collections, leur diversité est beaucoup plus profonde et complexe, et elle révèle souvent des personnalités dont les centres d'intérêt sont éclectiques, dont les approches transcendent les découpages disciplinaires traditionnels, dont la sensibilité oriente les choix.

Ces diversités nous questionnent aujourd'hui : quelles diversités se cachent derrière chaque objet de la collection ? Pourquoi collecte-t-on ? Dans quel but ramasse-t-on dans une zone donnée à la fois des vestiges archéologiques, naturels ou artistiques ? Enfin comment, aujourd'hui, notamment par un travail de collecte de mémoire, peut-on révéler cette diversité cachée derrière l'apparent ordonnancement raisonné des choses ?

L'objet ethnographique, témoin d'une diversité

Il suffit de se placer dans la peau du conservateur documentant un objet issu des collections dont il a la garde pour appréhender l'extraordinaire complexité que chacun d'eux recèle. Je me contenterai ici de prendre, à titre d'exemple, une hache cérémonielle kanak enregistrée dans le fonds du Musée des

Confluences sous le numéro d'inventaire 60006908. Ce seul instrument nous révèle une variété de matériaux, de techniques et d'usages qui d'emblée saute aux yeux de quiconque, même dépourvu des moindres connaissances ethnologiques.

Une simple lecture de la description détaillée de l'objet suffit à s'en convaincre. Il se compose, comme toute hache, d'un manche et d'une lame. Mais, contrairement à la hache du bûcheron européen, celle-ci présente un éventail de matériaux qui lui confère un statut bien particulier. La lame est faite d'un disque de serpentine, une roche de couleur vert olive. Le manche est constitué d'une pièce de bois recouverte de cordonnets élaborés à partir de

poils de roussette, une grande chauve-souris qu'on trouve notamment en Océanie. Une demi-noix de coco fixée à l'extrémité du manche sert à poser l'objet verticalement. Elle est recouverte de tapa, c'est-à-dire d'écorce battue, et des mêmes cordonnets que ceux qui recou-

“ Bruno Jacomy est aujourd'hui responsable des collections et directeur adjoint du Musée des Confluences, à Lyon, après avoir exercé ces fonctions au Musée des arts et métiers de Paris de 1989 à 2005. Ingénieur de formation, il a été conservateur chargé du patrimoine industriel à l'Écomusée du Creusot et a soutenu une thèse de Psychologie sociale sur les techniques du rivetage en 1983. Il enseigne l'histoire des techniques et la muséologie scientifique et technique. Il a publié notamment *Une histoire des techniques* (Points Seuil, 1990) et *L'Âge du plip* (Seuil, 2002). ”



Gi O kono (en langue ajie), hache cérémonielle :
Population kanak. Mélanésie, Nouvelle-Calédonie. Serpentine, bois,
écorce battue, fibres végétales, noix de coco, poils de roussettes,
coquillage (Cypraea). H. 50 cm ; l. 23 cm. Don Émile Guimet
Inv. 60006908. Musée des Confluences

© Benoît Lapray

vrent le manche, ornés çà et là de coquillages – des porcelaines du genre *Cypraea*.

Si l'on s'arrête aux matériaux, cette hache cérémonielle comporte déjà au moins six origines différentes empruntées aux règnes minéral, végétal et animal. Mais ce qui donne à cet objet sa majesté, au-delà de la qualité intrinsèque des matériaux, ce sont les techniques très élaborées de tissage et de tressage des fibres, d'assemblage des pièces qui la composent, de polissage de la pierre.

Matériaux, techniques, formes, ces trois éléments fondamentaux font de cette hache un symbole même de la culture néo-calédonienne.

Un examen rapide montre bien que la fonction de cette hache n'est pas d'abattre ou de débiter des arbres. La fixation de la lame ne résisterait pas à de tels efforts. Sa fonction est rituelle. Si une telle hache a, jadis, servi à découper les corps humains, comme le rapporte l'explorateur Antoine Bruni d'Entrecasteaux à la fin du XVIII^e siècle, ou à frapper rituellement le soleil pour appeler la pluie, comme le suggère l'ethnologue Maurice Leenhardt au début du XX^e, sa fonction est devenue symbolique. Emmanuel Kasarhérou, l'actuel directeur du Centre culturel Tjibaou de Nouméa, nous la présente comme un objet rituel : « symbole de la puissance, elle n'a d'autre fonction que d'élever le prestige de l'orateur qui la brandit durant son discours, du guerrier qui s'en pare pour aller au combat, de l'aîné qui, sur le corps du vaincu, désigne les parts qui devront être réparties, ou enfin du groupe qui dans un cycle d'échange l'offre à son vis-à-vis. »

Si cette hache se révèle exceptionnelle par sa rareté et sa qualité d'exécution, elle ne l'est pas plus que tout autre objet pour la diversité de ses matériaux et techniques. Prendrait-on une armure de samourai du XVII^e siècle, une parure amazonienne actuelle ou une automobile de 1920, qu'une même analyse nous livrerait le même constat. Comme le remarquait le philosophe des techniques Gilbert Simondon à propos d'une simple aiguille anglaise du XVIII^e siècle, tout objet porte en lui le témoignage de la culture technique d'un peuple à un moment donné de son histoire : « Il ne serait pas exagéré de dire que la qualité d'une simple aiguille exprime le degré de perfection de l'industrie d'une nation. Ainsi s'explique le fait qu'il existe avec assez de légitimité des jugements à la fois pratiques et techniques comme ceux qui qualifient une aiguille "d'aiguille anglaise". De tels jugements ont un sens parce que les ensembles techniques s'expriment dans les plus simples éléments qu'ils produisent¹. » Cette grande technicité que possèdent dans leur majorité les objets ethnographiques est pourtant bien souvent masquée par l'exotisme que suscite le premier regard que notre culture occidentale leur porte.

La diversité des origines

Si je continue ma quête de connaissance des collections, je me trouve confronté au moment crucial où l'objet, jusque là utilitaire, rituel ou artistique, acquiert son statut patrimonial en entrant dans le musée. Le travail du conservateur prend alors la tournure d'une enquête policière car, bien souvent, ni le mobile ni le « coupable » de cette entrée dans les collections ne sont connus. Le

1 : Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, « L'invention philosophique », 1989, p. 72.



Couronne radiale rikbaktsa :
État du Mato Grosso, Brésil. Fibres de roseau, fibres de coton,
plumes de toucan, plumes de hocco (Mitua mitu), plumes blanches
d'Aigle-harpie (*Harpia harpyja*), cire d'abeille. H. : 44 cm ; L. : 46 cm.
Inv. 60003840. Musée des Confluences

© Patrick Agneau

Musée des Confluences, avec ses collections provenant du Muséum d'histoire naturelle, du musée Guimet et du Musée colonial, pour ne citer que les plus notoires, n'échappe pas à une règle assez générale dans les musées, qui veut que les conditions d'inscription dans les cahiers d'entrée soient particulièrement floues. Quand bien même on a la chance de connaître le donateur ou le collectionneur, on ignore souvent pour quelle raison il a choisi, acquis et transmis l'objet. Ses motivations sont parfois obscures, mais la recherche des objets, parfois eux-mêmes d'une étonnante diversité, qu'un même personnage a rassemblés puis cédés au musée, peut nous révéler les traits marquants de sa personnalité.

Prenons le cas d'Émile Guimet, l'un des fondateurs du musée, dont on connaît assez bien les collections qu'il a réunies. Elles reflètent en filigrane la diversité de ses centres d'intérêt, des religions aux techniques, de l'esthétique à l'histoire. Le capitaine d'industrie se révèle alors amateur de littérature, de musique, de théâtre ou de poésie, sans compter bien évidemment sa passion pour les cultures d'Extrême-Orient. De même, les collections rapportées par Louis Lortet dans le cadre de ses travaux naturalistes sur la faune égyptienne constituent aujourd'hui l'un des plus importants fonds de momies animales. Cette diversité témoigne de la quête encyclopédique qui anime nombre d'explorateurs, collectionneurs ou missionnaires. On collecte dans un but précis, qu'il soit scientifique ou ethnographique, mais la curiosité conduit le chercheur à collecter aussi une multitude d'objets sans autre mobile que la qualité de leur exécution, la douceur de leurs formes, leur complexité, leur beauté ou l'émotion qui en émane.

C'est d'ailleurs dans l'optique de dégager les motivations qui poussent telle personne à constituer une collection que le Musée des Confluences a entrepris depuis 2007 une opération de recueil de mémoire, sous forme audiovisuelle, auprès de collectionneurs, d'artistes, donateurs ou chercheurs, et ceci sous deux formes complémentaires : d'une part un entretien de deux heures sous forme sonore uniquement, d'autre part un entretien filmé aboutissant à un document vidéo d'une quinzaine de minutes. Le premier est destiné à être conservé tel quel, à titre de témoignage, le second pourra être diffusé dans les expositions via des outils adaptés. La diversité des profils des personnes enregistrées n'a d'égal que la diversité de leurs mobiles : Raymond Brousseau, amateur d'art inuit, raconte son approche à la fois ethnographique et esthétique ; Philippe Darge, entomologiste spécialiste de papillons, fait partager sa démarche scientifique et ses méthodes ; Roland Douce, donateur d'un ensemble d'instruments de laboratoire, expose sa méthodologie de recherche en biologie végétale et ses travaux aux frontières de la physique et de la biologie ; l'abbé René Mouterde revient sur sa démarche de paléontologue et ses missions au Népal ou au Portugal, où il a recueilli un matériel considérable ; Denise et Michel Meynet, collectionneurs et donateurs, évoquent leur quête d'objets africains du quotidien, des objets modestes, par bonheur souvent boudés par le marché de l'art. Sans compter des paléontologues, un spécialiste des chauves-souris, un médecin, un marchand d'art aborigène, etc.² Quelles que soient les motivations qui les animent, la sensibilité reste une constante partagée par tous les collectionneurs. C'est grâce à elle que, du fond de sa vitrine, l'objet exposé transmettra au visiteur cette émotion que peu de lieux peuvent envier au musée.

2 : Toutes les vidéos sont accessibles dans l'espace ressources du site Web du Musée des Confluences, sous la rubrique « Histoires de collections » : http://www.musee-desconfluences.fr/musee/collections/histoires_collections



Armure de Samourai :
Armure laquée argent. Japon. Fin du XVI^e – première moitié du XVII^e
siècle. Acier laqué, soie. H. 132 cm, l. 80 cm. Prof. 45 cm. Objet clas-
sé Jûyô bunka shiryô. Inv. 2008.3.1. Musée des Confluences

© photographie fournie par Jean-Christophe Charbonnier

La diversité de la terminologie

Je reviens au travail quotidien du conservateur face à ses fiches ou plutôt, aujourd'hui, à sa base de données informatique. L'une des questions les plus délicates qu'il doit surmonter est celle de la dénomination des pièces. Un même outil portera, selon la civilisation qui l'a produit ou la culture de l'ethnologue qui l'aura décrit, les dénominations les plus variées, sans même parler des noms vernaculaires dont chaque langue, chaque peuple les affuble. Si je reprends mon exemple de la hache cérémonielle, celle-ci fait partie de la grande famille des haches et, selon qu'elle est considérée comme outil, arme, objet rituel ou instrument, elle entrera dans autant de catégories. Celles-ci, par ailleurs, ne seront pas les mêmes pour l'archéologue, l'ethnologue ou le technologue³. La base du Musée des Confluences permet de trouver ainsi des haches répondant aux noms de hachette, hache à douille, à talon, à gorge, à ailerons, hache-marteau ou hache-monnaie... Pour pouvoir mener des travaux comparatifs, les chercheurs en sciences humaines ont élaboré des thésaurus, des systèmes descriptifs absolument indispensables, bien que toujours imparfaits, jamais finis.

Dans le domaine des sciences naturelles, la diversité, en l'occurrence la biodiversité, constitue l'essence même et la valeur inestimable des collections. Heureusement, les chercheurs ont bâti, depuis Linné notamment, une nomenclature à visée universelle, fondée sur l'association de deux, voire trois noms latins. Cette règle, partie visible d'un considérable travail d'organisation systématique des trois grands règnes de la nature, rend la recherche plus aisée à travers tous les pays, toutes les langues et des périodes assez étendues, mal-

gré les constantes et indispensables révisions dues à l'avancée même des sciences. Ainsi, où qu'il soit dans le monde, tout chercheur qui voudra identifier le *Cypraea* cité à propos de notre hache cérémonielle aura à sa disposition plus d'une trentaine d'espèces, de *Cypraea albuginosa* à *Cypraea zebra zebra*. Par ailleurs, au-delà même de la diversité des collections, chaque fonds, chaque ensemble en provenance d'un collectionneur rend témoignage de la manière dont il a conçu son travail de recherche, sa quête d'ensembles cohérents guidés par des principes reflétant sa personnalité. Les unités de rangement – boîtes d'insectes à vitrage double, boîtes de récupération, tiroirs personnalisés... – comme les règles d'étiquetage ou de classement sont fort variées et sont, dans la mesure du possible, conservées comme témoins d'une histoire personnelle.

Mettre de l'ordre dans le désordre, voilà bien l'une des lignes directrices de la recherche scientifique, quel qu'en soit le domaine. La diversité des matériaux, celles des approches, des techniques, des motivations ou des disciplines sont autant d'obstacles à la maîtrise des choses, mais ces diversités sont aussi le moteur de la curiosité et constituent la richesse des collections patrimoniales. Au-delà même de la fascination que ces diversités multiples engendrent, c'est un véritable dialogue entre les disciplines qu'elles nous invitent à engager. Mieux comprendre de quoi et comment est constitué un objet fabriqué implique un nécessaire rapprochement entre naturalistes, technologues, archéologues ou ethnologues. Et il revient aux conservateurs ou médiateurs des musées de révéler, de démêler cet énorme bric-à-brac de la nature, ou l'écheveau que constitue toute collection, pour transmettre aux visiteurs un peu de la complexité du monde.

3 : Je ne peux m'empêcher, bien évidemment, de penser à Marcel Mauss et à André Leroi-Gourhan, pour qui la hache a souvent constitué un cas d'école.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

La passion de la collecte :

Aux origines du Musée des Confluences : XVII^e-XIX^e siècles, Lyon, Musée des Confluences, 2008 (Du Muséum au Musée des Confluences).

Les collections :

Politique et pratiques, Lyon, Musée des Confluences, 2008 (Du Muséum au Musée des Confluences).

Leroi-Gourhan (A.)

Évolution et techniques, Paris, A. Michel, 1943-1945, 2 vol.

Leroi-Gourhan (A.)

Le Geste et la Parole, Paris, A. Michel, 1964-1965, 2 vol.

Mauss (M.)

Manuel d'ethnographie, Paris, Payot, 1971.

Simondon (G.)

Du Mode d'existence des objets techniques, 2^e éd., Paris, Aubier, 1989.